**Les amis à l’abri du groupe ou « la famille », le « sang », les « frères »**

Par [Marion Dupont](file:////signataires/marion-dupont/) Publié le 01 août 2023

**Récit • « Les métamorphoses de l’amitié » (2/6). Après Mai 68, les jeunes se retrouvent plus facilement en groupe hors des cadres scolaires et familiaux. Aujourd’hui, la bande de copains, envisagée comme un repère, semble parfois remplacer des institutions sociales traditionnelles fragilisées.**

Quiconque a eu le plaisir (ou le courage) de regarder les dix saisons et 236 épisodes de la série télévisée *Friends,* créée par Marta Kauffman et David Crane, peut en attester : la bande de potes a la cote. Au cours des dix années de sa première diffusion entre le 22 septembre 1994 et le 6 mai 2004 sur le réseau NBC, les téléspectateurs ont pu remarquer que si les liaisons amoureuses des six personnages pouvaient être passagères, leurs relations familiales houleuses et leurs fréquentations professionnelles fugaces, l’amitié qui lie les membres du groupe, elle, ne vacille pas.

Le succès de *Friends* n’est qu’un indice de la place deplus en plus centrale prise par le groupe d’amis dans les relations sociales. Un autre indice se situe du côté du langage, tant la bande devient aisément la « famille » ou le « sang », les copains des « frères », et les amies des « sistas » (de l’anglais *sister*). La solidité et la durabilité des liens entre amis sont parfois si valoriséesque l’on peut légitimement se demander : le groupe d’amis tendrait-il à jouer le rôle autrefois dévolu à des institutions sociales plus traditionnelles et aujourd’hui fragilisées ?

Pour comprendre comment ces sociabilités amicales et collectives ont pu prendre une telle importance, il faut revenir un peu en arrière. Longtemps surveillé de près par les familles et les instances éducatives au XXe siècle, et en particulier avec la génération dubaby-boom, le groupe de jeunes commence à exister en tant que tel. *« Dans les années 1950 et 1960, les garçons ont une liberté de mouvement nettement plus importante qu’auparavant – notamment parce que l’on se met à travailler plus tard »*, explique l’historienne Véronique Blanchard.

Plus visibles, plus libres, ces jeunes peuvent peu à peu se retrouver hors des cadres scolaires ou familiaux et fréquenter ensemble le cinéma ou la fête foraine. *« Mais le véritable desserrement du contrôle des adultes sur les jeunes intervient à la suite des revendications portées lors de Mai 68, et avec la généralisation de la mixité à l’école »*, poursuit l’autrice de *Vagabondes, voleuses, vicieuses. Adolescentes sous contrôle, de la Libération à la libération sexuelle* (Editions Les Pérégrines, 2019).

**« Echapper à la société »**

Cette sociabilité juvénile prend alors son essor. Grâce au développement de la psychologie de l’adolescent, elle est désormais perçue comme un passage indispensable à la construction de la personnalité, à l’équilibre personnel et à l’apprentissage des usages sociaux. Même si les adultes ne sont jamais très loin, les adolescents peuvent, à l’abri du groupe, se forger une identité propre et se jeter à la poursuite des plaisirs de la vie.

Fin observateur de ces dynamiques, le réalisateur Robin Campillo analysait ainsi [pour *Télérama* en 2014](https://www.telerama.fr/cinema/de-laurent-cantet-a-celine-sciamma-le-cinema-francais-passe-par-la-bande,118343.php) : *« Vouloir appartenir à la bande, c’est échapper à la société et se soustraire aussi à l’ordre des générations. Ouvrir une parenthèse pendant laquelle les ados se coupent de toute ascendance et de toute descendance, pour se fondre avec leurs pairs, créer une microsociété où ils sont tous à égalité. Et où ils vivent dans un présent rassurant. »* Heureuse de quitter le cocon familial, la jeunesse trouve dans le groupe une sorte de famille de substitution apportant affection, attention et entraide.

Pour les jeunes adultes, la bande de copains semble même parfois remplacer des institutions sociales auparavant chargées de donner à l’individu un sentiment d’appartenance et un sens du collectif. C’est du moins ce qu’a observé le sociologue Benoît Coquard lors de ses enquêtes dans les petites classes moyennes et les classes populaires des bourgs et des villages. Dans ces lieux où les grandes structures de travail ont périclité et l’économie locale avec elles, les emplois sont désormais très individualisés. Les liens sociaux et le sentiment d’appartenance y sont moins créés par le travail que dans les anciennes communautés villageoises, véritables espaces de solidarité et d’intégration où tout le monde vivait et travaillait au même endroit.

Une image contenant Dessin d’enfant, dessin, dessin humoristique, art

Description générée automatiquementCHIARA DATTOLA

S’ils créent moins de relations au travail ou dans le voisinage, les jeunes adultes de ces villages ont pourtant une sociabilité intense, désormais tournée vers leur groupe d’amis – ces proches élus qu’ils ne retrouvent pas au café, mais dans l’intimité de leur foyer, loin du tout-venant et de son contrôle social quelquefois pesant. *« Faire partie d’une bande de potes,* relève Benoît Coquard, *c’est valorisant socialement puisque cela signifie que l’on est bien entouré et que l’on a fait preuve de ses qualités humaines, et cela permet souvent de former des solidarités, de s’entraider face à un monde du travail très concurrentiel. »*

**Bandes de retraités**

Ces solidarités à petit rayon semblent de fait convenir particulièrement bien aux besoins des populations les plus précarisées et les plus contraintes par le système néolibéral actuel, note le sociologue. *« La solidarité amicale y apparaît comme une structure plus pérenne que les autres, sur laquelle on s’appuie pour trouver un emploi là où le piston ou la recommandation sont nécessaires, ou pour retaper une maison que l’on n’aurait pu s’acheter sans cela. Ces amitiés ne résultent pas d’un calcul économique, mais les amis en tirent des bénéfices communs »*, précise-t-il.

Prospères là où les autres liens de solidarité sont en perte de vitesse, les groupes et bandes d’amis ne sont d’ailleurs plus l’apanage des adolescents. La faute à la fois à l’allongement du temps de la jeunesse causé par l’entrée toujours plus tardive sur le marché du travail et au recul des normes liées au couple et à la famille traditionnels.

*« Se stabiliser plus tard, se mettre en couple ou avoir des enfants plus tard, voire jamais, permet d’installer ces amitiés dans le temps, et de mettre l’amitié au centre de sa vie »*, constate Benoît Coquard. Résultat, les couples se forment souvent au sein des groupes, entrent dans la « carrière parentale » en même temps, et certains forment de véritables bandes de retraités.

**Le spectre de l’exclusion**

Pour autant, le groupe de potes n’est pas uniquement synonyme d’émancipation d’anciens cadres sociaux contraignants et de solidarité entre égaux. Comme au cœur d’autres types de relations, le contrôle social et l’incitation au conformisme peuvent être forts. Or, l’amitié reposant sur des affinités communes et sur un désir mutuel d’être ensemble (et non sur une quelconque obligation), le spectre de l’exclusion n’est jamais loin. Il peut être la source d’une angoisse d’autant plus grande que le groupe a été envisagé comme un repère.

L’amitié peut d’ailleurs conditionner un certain type de conscience politique et de vision du monde : sur le terrain qu’a étudié Benoît Coquard, *« il y a l’idée que, dans un monde concurrentiel, on ne peut pas être solidaire avec tout le monde ». « C’est le revers de l’amitié : c’est une solidarité préférentielle, sélective, et par conséquent excluante. Au lieu de se sentir solidaire d’un “nous” plus englobant, on me disait “nous d’abord” ou “déjà nous, les vrais potes sur qui compter”. »*

Gunther, le serveur énamouré du Central Perk, ou Janice, la ricanante ex de Chandler, pourront en attester : dans la série *Friends,* tout le monde ne peut pas faire partie du « clan », et le groupe d’amis ne s’avère pas toujours le champion de l’inclusivité. Si la liberté de choix qui préside à l’amitié peut s’avérer émancipatrice, elle peut aussi faire regretter des liens certes plus contraignants mais, eux, indéfectibles.